

Il n'est pas mort, le poète

La poésie revit. A l'occasion du marché annuel consacré aux versificateurs de tout poil, place Saint-Sulpice, Paris, du 20 au 30 juin, portrait d'une nouvelle génération d'aèdes

"La poésie était somnambule, on veut la réveiller"

Lors du Printemps des poètes, l'année dernière, Thierry Renard, barde et éditeur lyonnais (La Passe du vent), a trouvé à dire ses textes dans un marronnier de place Bellecour, pour la plus grande joie des passants. Renard est aussi membre des Brigades d'intervention poétique, qui surgissent dans les bus et dans d'autres lieux pour donner une brève ode. « L'oral a le mérite de désacraliser l'écrit », commente ce 1990-cou.

De leur côté, Catherine Kailash, Fabrice Charbit et les membres de l'association parnassienne Oniropolis incitent régulièrement les poètes à déclamer leurs textes. Parmi les clients, certains, la tête dans le tambour, font comme si de rien n'était et se concentrent sur le dosage de la lessive, note Catherine. D'autres nous emboîtent le pas, se mettent à pousser la chansonnette. La poésie était somnambule, on veut la réveiller. Pour nous, elle doit être incarnée, occuper toutes les dimensions de l'espace. « L'art poétique vit un nouvel âge d'or. Associations, petites maisons d'édition et revues - plus de 600 - pullulent, de même que les sites Internet et les ateliers d'écriture. On entend des vers sur les scènes d'avant-garde comme La Machine à vapeur, à l'historique Entrepôt, dans les « soirées informelles » des bobos de province ou chez les bougnats de quartier. Dans Paris Dernière, l'ambassade chic et choc de Paris Première, on a même vu quelque belle poétesse nue réciter son sonnet dans un bar à vins du Marais.

Dans leur récente anthologie des Nouveaux Poètes français (Jean-Pierre Hugué édité

teur), Matthias Vincenot et Jean-Luc Favre dressent le portrait d'une génération : l'auteur le plus âgé a 45 ans. Si cette sélection par l'âge est contestable, elle a le mérite d'offrir une photographie prise sur le vif. Tous les styles s'y trouvent exprimés, sur une ancienne ligne de fracture : puristes formalistes contre lyriques enragés ; disciples de Mallarmé contre fans de Rimbaud ; prosateurs contre versificateurs.

Parmi la cinquantaine de poètes recensés, Philippe Di Folco. Le jour, il assure la promotion du genre poétique dans les colonnes de Nova Magazine et sur les ondes de la radio du même nom, tout en gérant Manuscrit.com, premier éditeur de poésie électronique, qui peut se flatter d'avoir, à ce jour, publié 150 recueils. La nuit, il se met dans de drôles d'états pour éruiter ses *epidermix*, comme il les nomme, longs délires improvisés. « récits pour me prouver que j'existe ».

Quant à Matthias Vincenot, 21 ans, il vient de publier son cinquième recueil - une écriture tirée au cordeau, élégiaque et claire - aux Lettres du monde. Le premier, *Un autre ailleurs*, a été tiré à 1 500 exemplaires. « Dans ce secteur, c'est l'équivalent d'un best-seller », commente le jeune homme, qui organise à la Sorbonne des happenings poétiques et musicaux. Les bons soirs, une petite centaine de spectateurs se pressent pour entendre Loïc Lantoin disant ses textes sur fond de contrebasse, ou Gérard Ansaloni sur de l'électro.

Comment s'y retrouver dans cette constellation hétéroclite ? Les quadras sont regroupés autour de *Java*, revue dirigée par Jean-Michel Espitalier, Vannina Maestri et Jacques Sivan, et représentative de l'écuménisme de

l'époque. Les trentenaires se rassemblent autour de *Poézi prolétér*, avec Olivier Cadiot, Pierre Alfieri et d'autres militants de l'oralité. Fait notable, les plus jeunes, âgés de 20 ans, sont souvent provinciaux. Lettristes et graphistes nantais, par exemple, se retrouvent dans les pages de *Plastiq*. A la tête de cette revue, Emmanuel Rabu tient un parti pris formel arrêté : l'hybridation du texte, de la musique et de l'image. « La poésie demeure un lieu d'expérimentation de l'écriture, affirme-t-il, ce que le roman a renoncé à faire. »

Ce regain d'intérêt passe par la résistance aux mandarins, qui gouvernent cénacles et collections. « La fin des années 70 a fait mal à la poésie. Elle était devenue trop intello, cérébrale », analysent Fabrice et Catherine, d'Oniropolis. Autre coupable désigné : le structuralisme et son terrorisme hermétique. Il faut quand même rappeler que Roman Jakobson avait entrepris de décortiquer Rimbaud à l'aune de l'analyse linguistique. Intimidé, le poète s'autocensurait. Il n'osait plus rien, et surtout pas le lyrisme. Le voici de retour et flamboyant. « La vapeur est inversée : on s'est mis à soupçonner le soupçon qui pesait sur le poète », commente l'un d'eux, Pierre Grouix (voir l'encadré ci-contre).

Au cœur de cette petite révolution, le slam tient une place particulière. A sa tête, le boutefeu Pilote le Hot présente des brailleurs anonymes à La Coupole, chez Emmaüs ou aux Lucioles. Dans ce sympathique bastringue du boulevard de Ménilmontant, ce mardi soir, les mains crispées et tremblantes sur son manuscrit, un monsieur qui prétend s'appeler Ersatz débite,

sans jamais reprendre son souffle, une interminable litanie. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais l'assistance est émue. Il est suivi par une jolie « performeuse », Cathy, prof de français, K'trin D de son nom de scène, qui chante une ode à la lune. Vont se succéder des joyeux, des anars, des ampoulés, des crooners de balloche, des colériques, des frustrés. Le meilleur et le pire. Tous maladroits, humbles et attachants.

Les critiques pourront toujours faire la fine bouche et juger la scène slam triviale, avec ses vers de mirliton et ses rimes à deux balles. D'autres diront que Pilote le Hot tire la couverture à lui. Ou que les poètes n'ont pas attendu son mouvement de libération tapageur pour exister. « Je donne la parole à des dizaines de poètes, des beatniks, des freaks, qui n'ont jamais eu le privilège d'être publiés », rétorque Pilote. Et, à 1 heure du matin, il clôt le show par un jovial « Nique ta chimère, t'auras des frères »... ●

Pascal Dupont



Photo: Matthias Cady, www.oniropolis.com, www.leslettresdumonde.com